

als die „Kunst“ der Gestaltung von Atmosphären bzw. als die „Kultur der Gefühle im umfriedeten Raum“ (27 f., im selben Sinne 62 f.). Ebenso lassen sich künstlich (um mit Gernot Böhme zu sprechen: durch die „ästhetische Arbeit“) Situationen und damit zugleich Atmosphären inszenieren, wie im Theater oder Film (75 f.). Eigene Beiträge thematisieren die Atmosphäre einer Stadt und die Stimmung in der Musik. Im Vergleich zu anderen phänomenologischen Auslegungen der Musik erscheint Schmitz' Analyse zu abstrakt und vage; inhaltlich reicher ist dagegen jene der Stadt, auch dank literarischen Berichten, kunsttheoretischen Analysen und nicht zuletzt dem Rückgriff auf eigene Eindrücke.

Das Pendant zu den Betrachtungen über die Stadt bildet der Aufsatz über die Landschaft, die an sich in der Phänomenologie relativ selten thematisiert wurde. Jedoch auch in diesem Fall beginnen die Ausführungen mit einer allgemeinen theoretischen Umrahmung, die auf die Unterscheidung zwischen der phänomenologischen und der naturwissenschaftlichen Betrachtung und auf den Begriff der Einleibung eingeht. Spezifisch für die erlebte Landschaft ist laut Schmitz gerade eine Verschiebung der leiblichen Kommunikation von der Einleibung auf die Ausleibung als Verhältnis zur Weite; ungefähre Synonyme für die Ausleibung sind die Verschmelzung mit der Landschaft oder die Versunkenheit bzw. Vertiefung in diese. In der Ausleibung tritt der Blick für Details zurück und die Enge des Leibes selbst ergießt sich in die räumliche Weite (122). Leider verengt sich diese Perspektive auf die Landschaft im letzten Teil des Aufsatzes auf eine visuelle Betrachtung der Landschaft als Bild, was in der (hauptsächlich angelsächsischen) Umweltästhetik häufig zur Zielscheibe der Kritik wird.

Wie immer bei Schmitz, wenn man sich an das Dickicht der für ihn spezifischen Fachbegriffe gewöhnt hat und seinen einigermaßen sperrigen Schreibstil in Kauf nimmt, wird man mit erfrischenden Beschreibungen belohnt, hier meistens verschiedener Gefühle und Stimmungen, sowie auch mit der Hoffnung, das berüchtigt unbestimmte Gebiet der Gefühle systematisch ordnen zu können.

Mădălina DIACONU

Claudia Serban, *Phénoménologie de la possibilité. Husserl et Heidegger*, Paris : PUF, 2016, 328 p., ISBN: 978-2-13-073301-0, 32 €

Dans un contexte général marqué par une forte hétérogénéité – d'un point de vue historique autant que systématique – qui caractérise les recherches phénoménologiques d'aujourd'hui, C. Serban lance dans « la version remaniée et considérablement abrégée » (9) de sa thèse de doctorat un triple défi. Premièrement, il s'agit pour elle non pas de « comparer », mais de « *confronter* » (23)

les deux pères fondateurs de la phénoménologie, Husserl et Heidegger, afin de dégager l'« unité », certes « paradoxale », mais « incontournable », « de la phénoménologie à même les différences méthodiques et thématiques » (24). Mais la mise en évidence de cette unité ne saurait se satisfaire de la simple reconnaissance du « renouveau phénoménologique » (15) d'un certain nombre de concepts cruciaux (temporalité, spatialité, affectivité, langage, monde, corps, autrui, etc.) ; elle se doit bien plutôt d'identifier, et c'est là le deuxième défi, le concept phénoménologique qui est au mieux à même de satisfaire les « contraintes minimales » (J.-T. Desanti) de la phénoménologie, notamment celle de la *corrélation*. C. Serban pense l'avoir trouvé, et il faut sans doute lui donner raison, avec le « possible ». En effet, ce dernier se décline selon trois axes principaux, à savoir selon ce que l'on pourrait appeler le « possible subjectif », le « possible mondain » et le « possible d'expérience ». Le premier met en avant le *sujet d'expérience* dans la détermination du possible phénoménologique ; le deuxième pointe le *mode de donnée phénoménale* de ce dernier ; et le troisième établit que le possible phénoménologique ne rend compte de l'*expérience* (pierre de touche de toute phénoménologie) que pour autant qu'il s'inscrit précisément dans la *corrélation* phénoménologique (17-18). Avec l'accomplissement de ce programme, C. Serban réalise effectivement – sans doute pour la première fois à une telle échelle et à un tel degré de profondeur – l'unité des projets phénoménologiques de Husserl et de Heidegger – et ce, en montrant que la focalisation thématique sur le possible met en jeu les coordonnées fondamentales de la phénoménologie elle-même.

Mais ce n'est pas tout. L'ambition de l'auteure est bien plus vaste que purement exégétique. Dans des pages d'une force spéculative remarquable, elle esquisse, troisièmement, son propre projet phénoménologico-philosophique, lequel met en œuvre un élargissement du concept phénoménologique de l'*expérience* ainsi que de sa dynamique propre. Ce nouveau concept d'expérience admet en son centre l'« *intermodalité* » ou la « *modalisation originare* », « qui reconnaît dans l'*entrelacement* et le *co-engendrement du possible et de l'effectif* la donnée phénoménologique primordiale » (287). Ce projet est élaboré patiemment, et il est toujours rattaché à ses sources et développements husserliens et heideggériens ; son accomplissement requiert cependant un pas de plus, à savoir une construction aussi audacieuse que convaincante qui déploie le registre fondamental et inédit d'une « phénoménologie de la possibilité » (27).

Comment réaliser un tel projet aux facettes multiples, sans retomber dans un comparatisme peu fructueux ? C. Serban a réussi son pari en distinguant deux moments fondamentaux chez Husserl et Heidegger et en montrant – ce qui constitue le plan d'ensemble de l'ouvrage – qu'ils se doivent d'être structurés « en contrepoint ou en chiasme » (29) : chez Husserl, on peut en effet mettre en évidence, au sein du traitement d'une phénoménologie du possible, une « égologie transcendante » caractérisée essentiellement par le terme de « potentialité (*Vermöglichkeit*) », d'une part, et une « ontologie

phénoménologique de la possibilité » « qui distend l'expérience du possible [...] entre la conscience d'idéalité, la saisie de l'*eidōs* et la reconnaissance de l'*a priori* matériel » (30), d'autre part ; chez Heidegger, il y a lieu d'opposer l'élaboration de l'« existentiel de la possibilité » à une « phénoménologie de l'événement » où l'« acception événementiale » du possible taille ce dernier « à la mesure de l'eschatologie de l'être » (29). Cette structure chiasmique – tenant au fait que les deux parties sur Husserl constituent respectivement la première et la dernière section de l'ouvrage – permet à l'auteure de placer Heidegger au centre de ce dernier, tout en faisant aboutir son projet dans l'œuvre tardive de Husserl (ce qui évite judicieusement de dévaloriser l'un par rapport à l'autre). Et cela démontre de façon tout aussi convaincante que l'ontologie, en phénoménologie, n'est pas sous la seule emprise de l'auteur de *Sein und Zeit* ou du concepteur de la *Seynsgeschichte*, et que Heidegger, loin de « dépasser (*verwinden*) » la phénoménologie husserlienne grâce à la mise en place d'un « autre commencement », se retrouve lui-même dans des impasses auquel le dernier Husserl propose éventuellement – du moins *in nuce* – une voie de sortie.

Le fil conducteur inédit du possible phénoménologique fait apparaître sous un nouveau jour plusieurs acquis de la phénoménologie de Husserl et de Heidegger. L'analyse fort instructive et pertinente de la double dimension du possible au sein de l'égologie transcendantale (se tenant entre la potentialité subjective et la possibilité d'expérience) trace la voie à la mise en évidence originale d'une « possibilité ouverte », constituant un « espace intermédiaire » « entre la possibilité vide et la possibilité motivée » (90) ; l'excellente lecture de *Sein und Zeit* dans la deuxième section de la première partie suggère à juste titre (au moins implicitement) qu'il y a une tension, au sein de l'ouvrage de 1927, entre le rejet d'un « hyper-transcendantalisme », d'un côté, et la mise en évidence d'une nouvelle figure du transcendantalisme logée dans le redoublement possibilisant du « choix du choix » du *Dasein*, de l'autre (139) ; par ailleurs, l'auteure livre de nouveaux arguments en faveur de la thèse de la « circularité », voire de la « fondation réciproque » entre l'*être-possible* et l'*être-temporel* (162) ; et la reprise de la problématique de la possibilité dans l'œuvre heideggerienne des années 1930 permet d'esquisser une « eschatologie événementiale de la possibilité » (222) qui passe par la voie de l'amour ou du désir bienveillant (*Mögen*) (209–214). Il faut mentionner enfin, dans le premier chapitre de la dernière section, les développements fort intéressants sur l'idée que le possible se loge au cœur de l'intuitivité (229) ainsi que ceux relativement à deux infléchissements importants de l'*a priori* chez Husserl et Heidegger (238).

Mais c'est bien dans le dernier chapitre de son ouvrage que C. Serban développe son propre projet philosophique d'une phénoménologie de la possibilité. Celui-ci est caractérisé par trois enseignements fondamentaux : premièrement, celui de l'*imagination*, selon lequel la conscience de la possibilité fait

surgir la conscience de l'effectivité ; deuxièmement, celui de la *modalisation* (débouchant encore une fois sur la « possibilité ouverte »), qui met en avant l'entrelacs du possible et de l'effectif et, troisièmement, celui de la *neutralisation*, qui – à travers la « possibilité du recul qui laisse apparaître les choses » – constitue la « possibilité même de la phénoménologie » (288). Le concept-clef présidant à ces élaborations est celui de la « prégnance », c'est-à-dire d'une « auto-excédence » ou encore d'une « ouverture générative » (297). Il exprime le flottement imaginaire *qui donne d'abord lieu à l'effectivité*, il expose une « présence excédentaire irréductible » qui *génère* cette dernière, et il met en évidence le co-engendrement du possible et de l'effectif qui fait de la modalité originelle du possible une *intermodalité*. L'auteure donne ainsi son titre de noblesse à un passage crucial du § 74 d'*Expérience et jugement* de Husserl qui trône sur son propre projet (et qui mérite de ce fait d'être rappelé ici, en proposant d'en modifier la traduction) : « *Dans l'attitude naturelle, il n'y a pas d'abord* (avant la réflexion) *de prédicat : "effectif", pas de genre : "effectivité"*. Ce n'est que lorsque nous représentons en *phantasia* (*phantasieren*), et que nous passons de l'attitude de la vie dans la *phantasia* (celle de la quasi-expérience dans ses différents modes) aux effectivités données, et que, ce faisant, nous dépassons la contingence de la *phantasia* singulière et de ce qui est représenté en *phantasia*, prenant cette dernière pour exemple de la *phantasia* possible en général et des *ficta* en général –, ce n'est qu'alors que surgissent pour nous les concepts de *fictum* (ou de *phantasia*) et, de l'autre côté, ceux d'"expérience possible en général" et d'"effectivité". [...] *Seul celui qui vit dans l'expérience et qui de là "touche du dedans" la phantasia, sachant que ce qui est représenté en phantasia contraste avec ce dont on fait l'expérience, peut avoir les concepts de fiction et d'effectivité.* » (282)

L'ouvrage de C. Serban est d'ores et déjà un livre incontournable dans les recherches phénoménologiques contemporaines. Il fait apparaître la cohérence fondamentale des deux œuvres *complètes* de Husserl et de Heidegger – prouesse qui n'a jamais été accomplie jusqu'à ce jour. Il participe de façon décisive à l'histoire de la philosophie du possible au XX^{ème} siècle et contribue par là à inscrire les recherches husserliennes et heideggériennes dans un débat qui dépasse le seul horizon phénoménologique. Mais c'est surtout et en premier lieu un livre authentiquement philosophique qui exploite la richesse phénoménologique de la possibilité et de l'imagination – ce en quoi C. Serban s'approche de l'œuvre de Richir qui est pourtant étonnamment absent dans tout l'ouvrage. Quoi qu'il en soit, la clarté et la profondeur des réflexions développées laissent présager une œuvre phénoménologique aussi personnelle que fondamentale dont le lecteur attend avec impatience les élaborations futures.

Alexander SCHNELL